



Marie Darrieussecq

Traduire et adapter

Extrait de la préface à *Tristes Pontiques*
Les Tristes et Les Pontiques d'Ovide
traduits du latin par Marie Darrieussecq
(P.O.L., 2009)

(...)

À quelques occasions, j'ai moi-même coupé court. Dans la toute première lettre, j'ai choisi de lancer la lecture en supprimant un ensemble de topos classiques qui reviendront ensuite fréquemment : la brebis qui a peur du loup, la chute de Phaéon face au soleil, la flotte d'Argos fuyant devant Capharée, la barque ballottée par la tempête, la chute d'Icare, la plaie inguérissable, la manœuvre oblique vers le palais de César. Elles formeront au long du livre le paradigme de l'Exilé face à l'empereur.

J'ai aussi choisi de couper dans trois lettres des *Pontiques*. Après quatre ans d'exil et près de quatre-vingts lettres, le triomphe de Germanicus redonne à Ovide un sursaut d'espoir : il envoie une salve de prières presque identiques à Messalinus, Maximus Cotta et Atticus. Je n'en ai gardé que les variations, en ne traduisant qu'une seule fois les formules : le naufrage de sa vie, le nombre de ses maux, la rareté des amitiés fidèles, les fluctuations de la capricieuse Fortune, et les louanges à César.

Faut-il moderniser un texte à la rhétorique forcément ancienne ? J'ai parfois réduit l'ampleur de la prosopopée¹, et j'ai un peu délatinisé : plutôt qu'un littéral « *cultiver l'Hélicon* », je préfère traduire par « *faire de la poésie* ». J'ai toutefois conservé certains mots typiquement romains : les « *centumvirs* », assemblée de cent magistrats citoyens, et l'« *angusticlave* », fine bande de pourpre portée sur la toge, indiquant qu'un jeune homme revêt ses premières charges.

Tout en respectant scrupuleusement le sens, j'ai tenté de rendre le texte aussi fluide et lisible qu'il était à l'époque, et j'ai délibérément évité d'ajouter des notes. Mon travail n'est pas d'érudition, et le texte parle de lui-même, en particulier grâce à ses redites, qui éclairent peu à peu le contexte. Ce que je souhaite, c'est qu'Ovide soit lu couramment, sans timidité due à l'*antique*, en entendant cette voix qui fait appel à nous.

J'ai traduit en vers blancs, à l'oreille. Il aurait été illusoire de chercher un équivalent aux iambes élégiaques qui sont sa respiration naturelle (son style « biologique », aurait dit Roland Barthes). J'avais d'abord imaginé alterner alexandrins blancs et octosyllabes : douze, huit, douze, huit...pour rendre sur la page ce décrochement claudicant des iambes : une jambe longue et une jambe courte. Mais j'ai aussi accueilli quand ils venaient des décasyllabes ou des vers impairs, quand le sens aurait été trop malmené par un rythme volontariste. Pas de ponctuation : il n'y en a pas en latin. L'ambiguïté de certains vers est enrichie par ce contact non ponctué entre les mots. J'ai scandé par des alinéas pour faire entendre la fin des séquences.

La poésie des lettres d’Ovide est une langue quotidienne. Il « *parle en vers* », mais le vocabulaire est restreint, les constructions assez simples. D’une syntaxe moins dense que ses textes précédents, ses lettres forment par moments un livre sur rien, obsédé par sa propre immobilité, un livre qui assiste à sa propre écriture en s’adressant à des absents.

(...)

- 1 La prosopopée est une forme qu’aimaient les Anciens, où un objet parle à la place du sujet. À plusieurs reprises, Ovide fait ainsi parler ses lettres pour lui : « *Je suis la lettre d’un exilé* » (*Tristes*, III, 1). Le *je* n’est plus celui d’Ovide, mais celui du rouleau écrit qui a la chance de « *voir Rome à sa place* ». Il m’a semblé qu’en dépit de son intérêt poétique – manifester avec insistance l’exil du sujet – cette figure de rhétorique était d’une lecture un peu fastidieuse aujourd’hui.



(*Les Tristes*, III, 2)

Il était donc écrit que j’aurais sous les yeux
ce marécage où se perd le Danube
Il était donc écrit que j’irais en Scythie
sous les étoiles froides

dans mes vers innocents j’aimais à plaisanter
les Muses m’ont joué un tour épouvantable

j’ai cru mourir en mer j’ai cru mourir à terre
j’ai eu froid comme jamais

le Pont me tient

moi qui fuyais tout engagement
moi qui laissais aux autres le tracas des affaires
moi qui suis né pour vivre selon mon bon plaisir
moi délicat douillet
j’ai le pire en héritage

j’ai longé si longtemps des rivages sans ports
j’ai suivi des chemins impossibles
et j’ai tenu bon
sans me perdre moi-même

mon âme a trouvé des ressources
mon corps s’est affermi
j’ai supporté l’insupportable

je n’ai plus peur des flots
je n’ai plus peur des vents
je ne suis plus distrait par ma fatigue
je suis arrivé au bout de la route

et je ne fais que pleurer
débâcle
la neige fond et mes yeux coulent
pluie de printemps au pays de ma peine

sans cesse je pense à Rome
ma maison
les lieux
j'y ai laissé mon fantôme

j'ai tant de fois frappé aux portes de ma tombe
et elle ne s'est pas ouverte
j'ai échappé à tant de glaives à tant d'orages
aujourd'hui je voudrais mourir

les dieux sont injustes
je le sais maintenant
j'ai eu le temps d'apprendre

qu'ils ouvrent pour moi les portes de la mort
qu'ils accélèrent ce destin
et qu'on en finisse